

Four Weddings and a Funeral (Quatre mariages et un enterrement)

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1994). *Four Weddings and a Funeral (Quatre mariages et un enterrement)*. *Séquences*, (172), 44–45.

moments de **Serial Mom**, nous les accompagnons.

Alain Dubeau

SERIAL MOM (Maman ne se laisse pas marcher sur les pieds) — **Réal. et scén.:** John Waters — **Phot.:** Robert Stevens — **Mont.:** Janice Hampton, Erica Huggins — **Mus.:** Basil Poledouris — **Son:** Rick Angelella — **Dir. art.:** David J. Bomba **Cost.:** Van Smith **Int.:** Kathleen Turner (Beverly Sutphin), Sam Waterson (Eugene Sutphin), Ricki Lake (Misty Sutphin), Matthew Lillard (Chip Sutphin), Suzanne Sommers (elle-même), Mary Jo Catlet (Rosemary Ackerman), Justin Whalin (Scott) — **Prod.:** John Fiedler, Mark Tarlov — **Etats-Unis** — 1994 — 93 minutes — **Dist.:** Cineplex-Odeon

Four Weddings and a Funeral

Voici venu le printemps et son cortège de films primesautiers. Le mariage est dans l'air et donc, cette comédie qui en compte quatre l'est aussi. **Four Weddings and a Funeral** est un film léger, dans tous les sens du terme. Il a le ton badin, malgré la séquence des funérailles et le fond genre «à la recherche de l'âme soeur perdue». Il est sans prétention, et heureusement d'ailleurs, car qui cherche ce à quoi cette histoire prétend aura bien du mal à trouver.

Cinq tableaux mettent en scène toujours les mêmes protagonistes qui, vous l'aurez deviné, se trouvent réunis par les multiples mariages qui marquent la belle saison. Le fil conducteur est le personnage de Charles, doux jeune homme un peu lunatique qui s'éprendra d'une belle américaine en la personne de Carrie. Pendant tout le film, Charles et Carrie se croiseront au gré des réceptions pour finir par ne pas se marier mais se jurer tout de même un amour éternel.

Les personnages sont bien sympathiques et on peut trouver charmante l'ambiance extraordinaire des mariages fastueux en grande pompe mais il n'est pas certain que l'on puisse malgré tout voir ce seul spectacle pendant deux heures.

Léger, dans tous les sens du terme, ce film l'est particulièrement en ce qui a trait aux composantes de l'intrigue, à la structure du scénario et à l'écriture des personnages. Car enfin, ne nous le cachons pas, même si le cadre des cérémonies et réceptions de mariage

donne souvent lieu à maints débordements de personnalité, il s'agit quand même d'un cadre pour le moins limitatif. Nos joyeux amis évoluent dans le monde éphémère des célébrations nuptiales et des vœux profonds qu'on échange mais dont il ne restera peut-être plus rien la lune de miel passée. Bien sûr, on pourra toujours arguer qu'en ces temps troublés, le retour aux traditions se fait essentiel, que c'est là la



Andie MacDowell et Hugh Grant

contradiction ultime de notre époque de consommation. Dans ces circonstances, l'amour spontané, éternel et passionné prend toute sa valeur. Si on cherche à donner un sens au film de Newell, on pourra se rabattre sur cette interprétation.

Malheureusement, l'émotion ne passe pas parce qu'on n'arrive pas à s'attacher à des personnages qui ne sont pour nous que des silhouettes endimanchées, un verre à la main et avides de potins. Comment s'attacher à des personnages dont on ne sait rien ou presque? Malgré tout le charme de Hugh Grant, il est difficile de souffrir avec Charles, de comprendre ce qui le motive, ou même de s'intéresser à son dilemme: trouver sa «moitié signifiante» ou rester seul.

Cette comédie de moeurs manque de l'humour piquant qui caractérise les Britanniques. Malgré la séquence où Rowan Atkinson en prêtre débutant souffrant de stress profère lapsus sur lapsus, on ne peut oublier un moment la lourdeur de certaines mises en scène qui brisent littéralement tout effet comique. Les scènes dites «comiques» sont filmées

mollement, sans cette rigueur dans le montage qui donne au punch final toute sa saveur. Il ne suffit pas de mettre les protagonistes dans des situations cocasses pour que cela nous semble drôle. Par exemple, la scène où Charles se trouve coincé dans une chambre où les mariés du jour décident de consommer sans attendre leur union est d'un ennui profond parce qu'en dehors de l'aspect vaudevillesque de

la situation, rien dans la mise en scène ne vient renforcer le grotesque de la position de Charles. Il attend tout simplement, espérant ne pas être découvert et rien ne le fait craindre puisqu'il se contente de rester enfermé dans un placard. Lorsqu'il en sort sous les yeux ébahis des mariés, on est presque soulagé qu'il mette ainsi fin à une situation plus ennuyeuse qu'embarassante.

Le bon humour anglais a ceci de particulier et de charmant qu'il joue avec l'absurdité de la vie. La joyeuse bande de Monty Python ou un Richard Lester avaient bien compris qu'il ne suffit pas de montrer des choses absurdes pour que cela soit drôle. Il faut savoir les amener, soit brutalement, soit en laissant espérer tout autre chose. Dans **Four Weddings and a Funeral**, malgré le contexte original du récit, tout est malheureusement prévisible et attendu. Ceci prouve au moins une chose: ce n'est pas la vie elle-même qui peut être drôle, c'est la façon de la voir et de la raconter.

Sylvie Gendron

FOUR WEDDINGS AND A FUNERAL(Quatre mariages et un enterrement) — Réal.: Mike Newell — Scén.: Richard Curtis — Phot.: Michael Coulter — Mont.: Jon Gregory — Mus.: Richard Rodney Bennett — Son: Jack Stew, Dianne Greaves — Dir. art.: Maggie Gray — Cost.: Lindy Hemming — Int.: Hugh Grant (Charles), Andie MacDowell (Carrie), Kristin Scott Thomas (Fiona), Simon Callow (Gareth), James Fleet (Tom), John Hannah (Matthew), Charlotte Coleman (Scarlett), David Haig (Bernard), Sophie Thompson (Lydia), David Bower (David), Corin Redgrave (Hamish), Rowan Atkinson (Père Gérard) — Prod.: Duncan Kenworthy — Grande-Bretagne — 1994 — 116 minutes — Dist.: Cineplex Odeon.

The House of the Spirits

Mettons tout de suite de côté le fait que les paysages censés être chiliens sont véritablement danois et portugais. Quelle importance lorsque la beauté de l'image confère avec justesse les grands espaces esthétiquement superbes. Éliminons également ce cliché habituel qui veut que les grands noms au générique d'un film le déparent beaucoup de sa séduction. Erreur: la présence de Meryl Streep et de Glenn Close ne fait que confirmer encore une fois ce que tout le monde savait déjà depuis belle lurette — nous sommes en présence de deux très grandes comédiennes qui donnent aux scènes où elles apparaissent ensemble une perfection sublime, un prestige infini. Jeremy Irons, pour sa part, résonne de tous ses pores. Quant à Winona Ryder (dont nous avons toujours préféré les rôles modernes, comme *Reality Bites*, à ceux d'une autre époque, tel *The Age of Innocence*), elle n'a pas de difficulté à mêler son talent à celui de ses aînés et nous voudrions ici lui tirer notre chapeau.

Alors que se passe-t-il?

Il se passe que l'extraordinaire roman d'Isabel Allende ne passe pas l'écran, qu'il reste «en bas», stagnant parmi les réussites littéraires de troisième ordre, ramené, par l'intermédiaire du cinéma, à l'état de best-seller de piètre qualité. On dit d'habitude que la magie du cinéma peut opérer d'étranges transformations sur le média original. Ici, justement, c'était de magie qu'il s'agissait, de magie comme atmosphère principale d'une oeuvre. Comment donc parvenir par l'image à rendre magique la magie? Singulier paradoxe que Bille August n'a sans doute

pas saisi puisque la magie de son film n'existe tout simplement pas.

«La mémoire est fragile», disait la romancière, vaillante membre d'une non moins vaillante famille d'Amérique latine. Dans sa chronique familiale couvrant un demi-siècle de l'histoire de son pays, elle parvenait à donner au cours des choses un itinéraire émotionnel puissant. Sa prose se faisait facilement histoire, ses personnages aisément héros, tandis que le récit empruntait au souffle épique sa vélocité enchanteresse, son impatience, sa pétulance toute latine. Il s'agissait pour elle de dépasser sa propre mémoire des événements, de rétrécir ses moments de frénésie intellectuelle, afin de nous embarquer plus adéquatement sur le dos des chevaux furieux de son existence.

The House of the Spirits essaie d'emprunter le même parcours. Lorsque, en 1926 se construit lentement la famille

contenté, à partir du canevas de base, de raconter une histoire de famille déchirée par les événements extérieurs et que ne viennent troubler que les soubresauts de la politique. C'est le piège dans lequel avait succombé en son temps Vicente Minnelli en filmant *The Four Horsemen of the Apocalypse* d'après le roman de Vicente Blasco Ibáñez: face à une histoire admirablement romanesque (une famille argentine divisée par la guerre mondiale), il avait succombé à son goût immodéré de l'élégance et du raffinement esthétique. Le traitement d'un roman de cette envergure (que ce soit celui de Blasco Ibáñez ou d'I. Allende) nécessite une retenue qui peut permettre à l'oeuvre de conserver tout son souffle, sa richesse, ses moments de passion, et cette magie dont on parlait plus haut.

En tant que chronique familiale, *The House of the Spirits* se laisse néanmoins



Meryl Streep et Jeremy Irons

Trueba, les lumières étincelantes du jour se conjuguent avec subtilité aux roses du jardin, aux petits gâteaux et aux tentures du *salón de té*, aux jours filés d'or et de soie. Esteban Trueba, devenu riche, épouse Clara Del Valle, après la mort de Rosa, soeur de celle-ci, décédée dans des circonstances qu'avaient vaguement prévues la jeune Clara dont les visions et les aptitudes mentales défient la plupart du temps les lois de la logique et de la physique. Et c'est là que résident le poids du livre, son ascendance sur le film et conséquemment son immense puissance d'évocation. August, quant à lui, s'est

regarder avec plaisir. En mettant de côté le fait que le scénario ne constitue qu'une part infime de la création cinématographique, le film de Bille August comporte des scènes inoubliables: celle où Glenn Close et Meryl Streep se rencontrent dans une gigantesque salle à manger et se communiquent leurs impressions sur le mariage d'Esteban, frère de la première et futur mari de la seconde, celles où Winona Ryder va rencontrer Antonio Banderas au bord de l'eau la nuit.

C'est peu.

Maurice Elia